

FABIEN CLAUVEL

# NEPHILIM



Intégrale 1  
Les Déchus

mnēmos  
ICARES

NEPHILIM  
INTÉGRALE I : LES DÉCHUS



LE SYNDROME EURYDICE

ANONYMUS

Inspiré de l'univers créé par Fabrice Lamidey  
et Frédéric Weil, © The SimStim, 2012

LE SYNDROME EURYDICE, © Éditions Mnémos, 2002  
ANONYMUS, © Éditions Mnémos, 2002

Cette nouvelle édition a été entièrement revue et corrigée par l'auteur



F A B I E N C L A U E L

NEPHILIM  
INTÉGRALE I :  
LES DÉCHUS



OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE CHARLOTTE VOLPER

© Les Éditions MNÉMOS, juin 2012  
2, rue Nicolas Chervin  
69620 SAINT LAURENT D'OINGT

\*

ISBN : 978-2-35408-137-9

[www.mnemos.com](http://www.mnemos.com)

LIURE UN  
LE SYNDROME EURYDICE

*pour anna*

*La vie est un songe où ton pauvre Orphée  
Se traîne comme un mendiant sans voix  
Comme un ange perdu, un idiot qui sait  
Qu'il a vu l'invisible en toi*

Hubert-Félix Thiéfaine,  
« Eurydice nonante-sept »

PREMIÈRE PARTIE  
PREMIÈRE DESCENTE AUX ENFERS

*De l'autre côté du passage obscur,  
Tu vois parfois d'étranges lueurs*

Hubert-Félix Thiéfaine,  
« Eurydice nonante-sept »

## CHAPITRE I

*Dans la guerre qui nous oppose à nos ennemis, les Bohémiens sont une pièce importante, en ce qu'ils sont nos alliés indéfectibles. J'ignore pourquoi. Ils sont persuadés d'être le peuple élu. C'est pourquoi nous devons les protéger de notre mieux. Toute information soutirée à un Bohémien peut s'avérer déterminante.*

Hæres, *Mémoires des flammes*



Kurt frotta ses phalanges douloureuses et décida de s'accorder une pause. Il était essoufflé et elle ne devait plus tarder.

Comme chaque fois qu'il menait un interrogatoire musclé, il se sentait excité. La pénombre régnant sur les lieux lui semblait propice aux ébats interdits. Il alla s'asseoir sur la seconde chaise, plein d'impatience. De toute façon, l'autre aussi avait besoin d'un entracte. Il l'avait bien travaillé au corps et il avait suffisamment d'expérience pour savoir à quel moment il fallait s'arrêter.

L'homme ne suppliait plus. Il reprenait son souffle par à-coups, puis le relâchait, comme pour un soupir, en un murmure gémissant. Kurt s'agita sur sa chaise. Il en avait assez d'attendre. Cette respiration d'animal blessé l'irritait, le dégoûtait même.

Ce n'était pas assez. Il avait besoin d'une femme. Ses pensées revinrent à M<sup>me</sup> N. Elle devait arriver sous peu. Il essaya de s'imaginer avec elle. Elle n'était pas si mal après tout. Un peu froide peut-être.

Un bruit de serrure. La porte s'ouvrit, laissant le passage à une silhouette menue.

«Où est-il?»

La voix était dure et autoritaire. Kurt fit un geste en direction du fond de la pièce où attendait l'homme. M<sup>me</sup> N y jeta un coup d'œil.

Un homme chenu était attaché sur une chaise. Il ne devait pas avoir plus d'une cinquantaine d'années, les traits tannés et durcis. Le type d'homme qui

vieillissait bien et que l'âge rendait plus viril et séduisant. Mais tout cela n'était plus qu'un souvenir : les cheveux étaient tachés de sueur et de sang, le visage rendu difforme par les ecchymoses, le regard éteint.

M<sup>me</sup> N se retourna vers Kurt. Ses yeux gris brillaient de colère.

« Il a parlé, j'espère.

— Pas vraiment...

— Allez chercher un médecin. Vous n'avez plus rien à faire ici. »

Kurt avait rarement été congédié d'une façon aussi brutale. Habituellement, sa grande carcasse de brute faisait peur, mais ce petit bout de femme ne semblait pas impressionné. À regret, il se retira en murmurant un ironique :

« À vos ordres, imperator. »

Il n'aimait pas être commandé par une femme, surtout une qui, il fallait bien l'avouer, forçait son admiration. Il tapa sur la porte pour demander à sortir. Franchissant le seuil, il entendit la voix de M<sup>me</sup> N.

Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, accompagné du médecin de l'équipe, elle en avait déjà fini. Elle s'adressa au praticien :

« Faites-moi rapidement un diagnostic. Je crois qu'il ne vivra plus très longtemps. »

Le spécialiste acquiesça et se dirigea vers le blessé. Elle et Kurt restèrent face à face. Il l'observa dans la lumière rasante et faible. Elle portait les cheveux courts, presque ras. Ils avaient le gris métallique de ses yeux.

« Alors ? demanda-t-il.

— Nous pouvons être à peu près sûrs qu'une caravane est partie il y a quelques mois en direction de la Turquie.

— Et qu'est-ce que cela implique ?

— Un changement a dû intervenir. C'est sans doute en lien direct avec les activités des Bohémiens qui s'agitent beaucoup en ce moment. Si celui-ci est bien allé en Turquie, cela veut dire que le Sujet 5 va revenir.

— Vous croyez ? Après ce qui s'est passé il y a cent ans ?

— Il doit avoir de bonnes raisons...

Le médecin revenait de l'autre pièce. Il énonça mornement :

« Colonne vertébrale apparemment fracturée. De fortes chances qu'une hémorragie interne se soit déclarée.

— Vous êtes content de vous, frère ? interrogea M<sup>me</sup> N.

Kurt soutint son regard. Sans détourner les yeux, elle reprit à l'intention du médecin :

— Tuez-le. Et faites disparaître le corps. Il ne nous sert plus à rien maintenant. »



## CHAPITRE 2

*Quiconque dirait que nous existons passerait pour un fou. Et c'est une bonne chose. Nous avons tout fait pour qu'il en soit ainsi. On ne va quand même pas se laisser emmerder par des mortels, non ?*

*Azarian, Autobiographies lunatiques*



Jennifer s'éveilla en retard.

Le réveil avait sonné, mais pas assez fort pour la tirer de son sommeil de plomb. Elle se leva en bâillant et alla directement à la salle de bains. Elle fit la moue en constatant dans le miroir qu'une couleur châtain réapparaissait déjà à la racine de ses cheveux blonds.

En revenant, elle cogna du doigt contre la vitre du grand aquarium qui trônait sur sa table de nuit. Le poisson rouge esseulé qui y logeait resta placide et se contenta de lui tourner le dos. Elle enfila rapidement un jean bleached trop grand pour elle, puis le reste de ses vêtements, le soutien-gorge bandeau gris chiné, le débardeur dos nageur, le blouson à capuche, et mit la cafetière électrique en route. Elle prépara méthodiquement ses affaires de cours et ses affaires de sport. Bientôt, l'odeur du café monta dans le studio.

Le téléphone sonna. Jennifer décrocha en maugréant.

« Allo... Maman?... J'allais partir... Oui, j'ai bien dormi... les cours sont bien pour l'instant, mais c'est difficile à savoir dès le début de l'année... oui, j'ai certains profs de l'année dernière... ça te dira rien... agressive? Mais non, je suis pas agressive... C'est quand même toi qui m'appelles à huit heures du matin pour vérifier si je vais bien en cours, non? Il faut vraiment que j'y aille... Tu veux que je sois en retard? À bientôt... oui, c'est ça... à bientôt... »

Jennifer raccrocha, partagée entre la pitié et l'irritation. Elle alla vers la cafetière et plongea son regard dans le liquide brun. Elle grimaça et renversa tout le contenu dans l'évier, laissant se diluer la boisson sur la faïence blanche.

Cette nuit, elle n'avait rêvé de rien. Rien de très effrayant. Elle jeta un coup d'œil au réveil : il était temps de partir. Elle enfila ses Doc Martens et passa son blouson.

Elle dévala les escaliers quatre à quatre, tout en essayant de ne pas faire trop de bruit pour les voisins, en particulier les Michaux qui lui louaient ce modeste studio sous les toits, rue du Chemin-Vert. Ce n'est qu'une fois dans la rue qu'elle se rendit compte qu'elle avait dû laisser l'ordinateur allumé toute la nuit et bientôt toute la journée.

« Tant pis », se dit-elle.

Le froid glacial de la rue contrastait fortement avec la chaleur étouffante de l'immeuble. La pluie la décida à prendre le métro. Elle n'en avait que pour quelques stations mais c'était toujours ça de gagné.

Chemin Vert.

Il y avait un monde fou sur le quai, des mines revêches, des corps languides, déjà épuisés, de petits yeux mi-clos, des grognements mécontents, des bousculades, des miettes de viennoiseries mangées à la sauvette, la sonnerie des portes qui se ferment. C'était toujours l'affluence dans le wagon. La foule se pressait, se collait, s'agglutinait dans le plus parfait désordre. Des haleines chargées montaient le long des vitres embuées, des odeurs de transpiration, des fragrances de tabac froid, envahissantes jusqu'à la nausée. Des relents de musc.

Bastille. Gare d'Austerlitz.

Elle descendit à la station suivante.

Cluny - La Sorbonne.

Le plafond de la station était couvert de mosaïques multicolores imitant des signatures illustres. Quittant les visages cuits par le froid, elle monta de nouveau quelques escaliers, avant de retrouver le vent de la rue. Elle prit le boulevard Saint-Michel. Les ruines gallo-romaines à sa gauche, vestiges de temps antiques, répondaient à un bâtiment haussmannien sur sa droite que l'on abattait entièrement, à l'exception des façades qui donneraient l'impression d'ancienneté.

Comme elle s'abîmait dans sa contemplation, elle eut l'impression tout à coup que sa semelle était trouée et laissait passer l'eau. Pourtant ses chaussures étaient trop récentes pour être déjà percées.

L'impression revint, plus brutale cette fois : une sorte de morsure comprimait violemment sa chaussure. Elle vit qu'elle marchait dans une flaque

d'eau noire. Sans qu'elle sache pourquoi, cette vision la glaça. L'idée s'imposa à elle que cette eau noire pénétrait par les pores de sa peau, montait dans sa jambe, atteignant la cheville puis le genou, allait enfin prendre possession de son corps tout entier, pour le dissoudre lentement par une sorte d'érosion interne.

Horriée, elle put enfin ôter son pied de la flaque d'un geste affolé. Il était intact, le cuir de la chaussure n'avait pas été attaqué. Mais des reflets menaçants brillaient encore dans cette flaque d'eau sale, striée par les gouttes de pluie, ondulant de mille replis, serpentant vers elle en un mouvement incessant mais inutile. Puis l'impression disparut. La flaque redevint une simple surface liquide. Jennifer calma les battements de son cœur avant de reprendre sa route.

Un peu plus loin, elle obliqua dans la rue des Écoles où les étudiants retardataires pressaient le pas. Elle tourna encore dans la rue de la Sorbonne et longea le grand bâtiment en cours de ravalement, dont la façade était toujours recouverte par des échafaudages arachnéens.

Elle pénétra enfin dans la cour, après avoir montré le contenu de son sac à dos à un vigile en uniforme, débouchant sur une troupe de touristes. Le soleil montait paresseusement sur les façades, encore pâle et faible. Les pavés, humides de rosée, brillaient.

Jennifer pénétra dans le hall et se dirigea vers l'amphithéâtre Descartes. Elle passa les lourdes portes de bois, fit craquer les quelques marches qui menaient à une longue salle en pente, comme une piscine à profondeur progressive où chaque niveau était marqué par une rangée de bancs.

Elle chercha des yeux une nuque familière, un dos ami, parmi les dizaines de silhouettes penchées sur leurs notes. Seuls les froissements de feuilles conféraient un semblant de vie à cet espace mort. On aurait cru voir des galériens. Enfin, elle trouva la personne qu'elle recherchait, non loin de l'entrée où elle se tenait.

« Salut, Tatiana.

— Salut, Jen. Encore en retard...

— Ma mère m'a appelée juste au moment où je partais.

— Ah, les mères, soupira Tatiana.

— Oui... J'ai manqué quelque chose?

— Rien que du blabla stylistique sur l'écriture du moi et ses métamorphoses existentielles. »

Au fond de la salle s'étalait un large bureau, surmonté d'un tableau vert glauque rendu brumeux par les traces de craie mal effacées, avec, surplombant le tout, un autre tableau, noirci par le temps, d'où sortaient des femmes

en robes vaporeuses comme des spectres. En dessous, un petit homme laid et barbu psalmodiait des paroles sans sens, avec des gestes amples qui pouvaient le faire passer pour une sorte de gondolier.

« C'est pas grave, alors... »

— Tu ferais mieux de prendre des notes. Les partiels porteront là-dessus pour cette U.V. »

La voix de l'enseignant berçait les étudiants hébétés par des nuits blanches et un ennui sans fin. Jennifer sentait confusément que la voix du professeur était trompeuse, que le calme présent ne faisait que présager des suites dangereuses.

Elle trembla un peu, observant les murs avec attention, tous ses sens en éveil.

L'Autre était là. C'était sa voix qui résonnait en elle, comme pour la faire voler en éclats. Un clapotis. Le silence, oppressant dans sa vacuité même. Les murs suintaient d'une eau noire, elle sourdait des fissures secrètes de la pierre. Les vitres étaient envahies, absorbant toute la lumière. Des flaques verticales s'étendaient sur le verre. La surface siliceuse ploya un moment sous le joug, se déforma comme une bulle, céda enfin au ralenti, en silence, et des flots noirâtres débordèrent, se déversèrent, emplissant la pièce à un rythme infiniment lent. La vibration était en elle, murmurant, susurrant les mêmes mots liquides : « Bois... Bois-moi... ».

Jennifer se débattit pour ne pas laisser l'eau brune pénétrer dans son corps. Elle ferma la bouche et serra les doigts sur ses narines, les paupières closes. Devenir imperméable.

Jennifer attendit.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la marée s'était retirée. Dans la salle, il n'y avait plus trace de l'événement. Le calme n'avait pas cessé, mais il avait perdu son caractère factice. La crise était passée.

Bien sûr, le regard effaré des autres étudiants qui ne savaient pas, le visage inquiet de Tatiana et sa voix blanche qui disait :

« Ça a recommencé... »

## CHAPITRE 3

*Ils étaient sept.*

*On les appelait la fraternité de l'Hepta. Ils marchaient fiers et droits dans l'obscur dédale des siècles et des nuits, des mythes et des idées, des complots et des quêtes. Puis arriva le jour où ils ne furent plus que six. L'un d'eux fut victime d'une grave blessure qui le défigura jusqu'au plus profond de lui-même. Ses compagnons tentèrent de le guérir, mais ils ne parvinrent qu'à hâter un peu plus l'inexorable progression de la souillure. La mort dans l'âme, les Sept durent se séparer.*

*C'était il y a cent cinquante ans. Nous étions sept.*

Ezechiel, *Fragments sur l'Hepta*



« Monsieur... »

Une main secouait son épaule avec fermeté.

« Monsieur, vous ne pouvez pas rester ici. »

Wag grogna, perturbé dans son sommeil.

« Monsieur! Vous voulez que j'appelle la sécurité? »

La voix était devenue pressante. Wag ouvrit un œil vitreux et regarda le fâcheux qui interrompait sa nuit. Un homme en uniforme, sans doute le conducteur de la rame de RER dans laquelle il se trouvait. Instinctivement, Wag avait compris le sens des paroles du conducteur, mais il eut plus de mal à parler. Il chercha dans ses souvenirs brumeux des bribes de français.

« On est où? parvint-il à articuler d'une voix étonnamment basse.

— Châtelet, terminus. »

Il se leva avec difficulté. L'homme le regardait d'un œil à la fois dégoûté et apitoyé. Wag sortit du wagon. Les portes se refermèrent derrière lui et la rame alla disparaître au loin.

Autour, il n'y avait que des quais, donnant sur des quais, débouchant sur d'autres quais encore. Et puis des escaliers mécaniques et leur bruit infernal. Wag s'assit sur l'un des sièges rouges incurvés qui bordaient un grand pilier couvert de carrelage graisseux. Il sentit le froid du métal traverser la fine étoffe de son pantalon. Il n'y avait pas grand monde à part lui, ici.

Il gratta féroce­ment sa barbe rousse et hérissée, ce qui eut pour effet de faire tomber en pluie les reliefs de son dernier repas. Paris avait bien changé en un siècle et des poussières. Il s'étonnait toujours de voir comme les paysages urbains se métamorphosaient, tandis que les humains restaient les mêmes. Cette pitié dans le regard du conducteur, il l'avait déjà vue des siècles auparavant, à des milliers de kilomètres.

Il se leva. Sa propre odeur commençait à l'incommoder. Il referma les pans de son manteau défraîchi, son seul bien, monta prudemment sur les escaliers mécaniques, et manqua néanmoins tomber. Il se rattrapa de justesse à la rampe. Il entendit quelques murmures dans son dos. Des voyageurs se moquaient de lui.

Arrivé en haut, il faillit tomber une nouvelle fois. De grands panneaux verts de tôle ondulée indiquaient les lieux en travaux. Il se mit en quête de toilettes publiques, butant

dans des tas d'immondices. La station était un vrai dédale souterrain, dont les travaux omniprésents aggravaient l'impression de confusion.

Il s'aperçut qu'il avait faim lorsque son ventre gronda tristement. Son regard erra à la recherche d'un débit de boisson ou même d'un restaurant, mais tout était fermé à cette heure. Il ne trouva qu'un distributeur dont le moteur faisait entendre un léger bourdonnement.

« Comment ça marche, ce truc ? »

Contemplant le distributeur devant lui, il murmura quelques paroles magiques et le verre se transforma en eau qui tomba en flaque à ses pieds. Wag jura : ses chaussures étaient trempées. Il mit toutes sortes de bonbons et friandises dans les poches de son manteau.

Son regard croisa l'œil glacial d'une caméra de surveillance. Il lui fallut quelques instants pour comprendre de quoi il s'agissait et il reprit sa recherche de toilettes en ingurgitant le fruit de son larcin.

Il lui fallait passer inaperçu s'il voulait réussir ce qu'il était venu faire à Paris. Il chassa immédiatement les souvenirs douloureux qui lui montaient à la gorge et s'arrêta devant le panneau « Toilettes publiques ». La porte était fermée. La magie n'était pas censée servir à des tâches aussi mesquines, mais il n'avait guère le choix.

Il posa la main sur la poignée et elle devint molle comme du caoutchouc. Il n'eut plus qu'à la pousser un peu fort pour que le loquet cède. La lumière glauque des néons lui sauta au visage.

Il y avait un miroir où il put constater les ravages de la vie d'ermite — aujourd'hui on disait clochard — sur son visage. Sa barbe et ses cheveux roux étaient hirsutes. Il avait pris du poids et perdu du muscle, ce qui accentuait le caractère trapu de sa silhouette. Sa peau était noire de crasse, ses vêtements ressemblaient davantage à des haillons. Il comprit les moqueries des voyageurs.

Lorsqu'il ressortit de là, Wag avait meilleure allure, mais toute son odeur n'était pas encore partie. Il laissait derrière lui un désordre et une saleté indescriptibles, des morceaux de papier hygiénique détremvés et souillés, éparpillés sur le carrelage blanc.

La population devenait plus dense dans les couloirs de la station Châtelet. Il suivit les indications, se perdit plusieurs fois, prit un nouvel escalier mécanique balayé par un courant d'air glacé, aboutit finalement dans un espace plus dégagé où se trouvaient des commerces.

Il finit par arriver au grand air. Il frissonna quand une brise glaciale s'insinua dans ses vêtements. Le ciel était lourd et chargé de nuages grisâtres qui donnaient un aspect sinistre aux bâtiments de Paris. Il eut un regard nostalgique pour les entrailles tièdes de la métropole qu'il venait de quitter.

Wag fouilla dans sa poche avant d'en extraire un petit morceau de papier sur lequel on pouvait lire une adresse à demi effacée. De nouveau, l'émotion le prit à la gorge. Il décida qu'il avait besoin de soutien. Il murmura l'adresse entre ses dents et avança vers la Seine.

Rapidement, il reprit le métro car le contact de la terre lui manquait. Le réseau s'était considérablement développé depuis ses débuts. Partout la foule, partout l'affluence. Il en avait perdu l'habitude.

Les humains étaient laids, inquiets, soufflants, suintants. Le dégoût était là, dans les regards des gens. Ils entraient dans la rame, pressés, indifférents, puis ils plissaient le nez, fronçaient les narines et les sourcils, relevaient la tête. Enfin ils repéraient l'origine de l'odeur et baissaient les yeux, gênés et mécontents.

Mais la terre était toute proche. Il sentait des tonnes de matière fertile l'entourer, prête à germer, à briser le macadam de ses pousses virides. Des courants magiques passaient sur ce bétail ignorant, il pouvait les sentir. Ils n'étaient pas aussi forts qu'en Cappadoce et ses églises rupestres ornées de peintures. Pourquoi était-il revenu ? Il repensait aux paysages de la Turquie. Le ciel et la terre. Surtout la terre.

Il devait bien avouer que l'impression n'était pas la même ici.

Une autre station pour une autre rue.

De nouveau le froid, de nouveau le vent.

Plus rien n'était pareil. Il y avait devant lui un grand carrefour parcouru d'automobiles et d'autobus. Enfin, à ce qu'il lui semblait. Nostalgie. Au milieu de la place, rebaptisée Félix Éboué, il y avait une grande fontaine avec des lions de bronze.

Wag murmura encore l'adresse entre ses dents. Il n'était plus très loin. Il descendit l'avenue Daumesnil entre les arbres tristes. Les boutiques funèbres avançaient leurs vitrines comme de vieilles prostituées. Il faillit renoncer. Trop difficile. Trop tard. Tout était déjà terminé depuis si longtemps, depuis le début peut-être. Les grilles autour du tronc des arbres lui faisaient mal. La terre était là, en dessous, prisonnière. Ces grilles lui semblaient des soupiraux et les trottoirs des murs. Nostalgie : le retour douloureux. Il soupira. Il était prêt pour la douleur.

Un peu plus loin, il tourna dans la rue Sidi-Brahim. Un immeuble couleur crème. C'était là. Il alla vers la porte en verre à double battant, fermée par un digicode.

Personne ne venait mais Wag était las de recourir à la magie. Il devait être discret. À vingt mètres de lui, une porte de garage s'ouvrit dans le corps du bâtiment, laissant passer une voiture qui alla disparaître au coin de la rue. Sans réfléchir, Wag se précipita vers l'ouverture qui déjà se refermait. Il eut à peine le temps de se faufiler sous le rideau. Il se trouvait dans un couloir en pente, garni au sol de grands chevrons en relief.

Il finit par trouver une porte ouverte qui donnait sur une cage d'escalier. Il remonta patiemment deux étages. Une porte encore. Ouverte. Il entra.

Quelques minutes plus tard, il pénétrait dans un appartement du premier étage. La serrure n'avait pas été très difficile à forcer.

Une chaleur insupportable régnait dans cet appartement, une chaleur telle qu'il se sentit transpirer par tous les pores de la peau. Tout était bien rangé et respirait le luxe discret. Il décida de ne rien fouiller, s'assit en tailleur sur le sol et attendit.

\*

Un bruit.

Il s'était endormi, rompu de fatigue. Le son d'une clé dans la serrure le fit sursauter. Wag se reprit et changea de vision. Ses yeux se révoltèrent et il scruta les lieux en Vision-Ka.



Des courants de feu dérivait lentement. Une perturbation était intervenue à l'arrivée de l'autre Nephilim. Un pentacle flottait au milieu. Les flux se rassemblèrent autour de lui et Wag reconnut la marque du serment-Ka sur le pentacle.

« Arrête! C'est moi! » dit-il en énochéen.

L'homme suspendit le sort qu'il se préparait à lancer. Ses propres yeux devinrent blanc un instant et son corps fut agité de soubresauts, avant de revenir à la normale.

« Wag... Que fais-tu ici? s'enquit-il dans la même langue composée de la vibration des champs magiques.

— Je suis venu te voir, Hæres... »

L'interpellé referma rapidement la porte, puis se tourna vers Wag.

« Cessons de parler en énochéen, dit-il en français. Il n'y a pas de micro ici, mais ils pourraient bien repérer les variations des champs magiques.

— Tu parles des Rose+Croix?

— De qui d'autre veux-tu que je parle? » dit Hæres durement.

Il le toisa un instant d'un air soucieux.

« Qu'est-ce que tu fais ici? ajouta-t-il.

— Les Bohémiens m'ont prévenu.

— De quoi?

— Je viens pour achever ce que nous avons commencé ensemble, il y a plus d'un siècle...

— Tu viens rechercher l'artefact? Après tout ce temps? Et comment as-tu eu mon adresse?

— Les Bohémiens me l'ont donnée. »

Hæres eut un regard suspicieux.

« Pourquoi viens-tu chez moi?

— Je ne vais pas rester, rassure-toi. Ce sera bientôt le mois d'orichalque et je devrai partir.

— La chasse saturnale? s'enquit Hæres avec un semblant de compassion.

— Exact. Je voulais juste savoir si je pouvais compter sur ton aide, dit Wag d'un ton plus froid.

— Non.

— Pour quelle raison?

— Tu me demandes pourquoi? Mais parce que je vis ici! J'ai toute ma vie ici! Lorsque vous avez tous disparu dans la nature, je suis resté sur place. Je me suis caché. J'ai réussi à échapper à la vigilance des Rose+Croix. J'ai une affaire qui prospère... »

Wag regarda son compagnon. Il occupait le corps d'un homme très grand et très large, aux cheveux courts, d'un blond orangé, agglomérés par le gel en cônes qui se dressaient sur sa tête. Il était habillé d'un riche costume trois-pièces.

« C'est vrai que la séparation de l'Hepta a l'air de t'avoir profité... »

— On ne peut pas en dire autant de toi. Tu pues comme un animal mort.

— Tu as des nouvelles des autres ?

— Je n'ai vu personne depuis la dernière fois. Je sais simplement qu'Azarian appartient à un groupe de hard rock. Nekrozis ou quelque chose comme ça. Il tourne dans toute l'Europe.

— Et les autres ? Et Leonidas ?

— Rien...

— Khesziv ? Ezechiel ?

— Aucune nouvelle... »

Wag fouilla sa barbe rousse avec un air gêné. Hæres lui rendit son regard. Silencieusement.

« Tu ne m'aideras pas, n'est-ce pas ? »

— Tu n'aurais pas dû revenir... Tout est fini maintenant. L'Hepta est dispersé...

— Non, il reste un espoir pour Alvo.

— Il n'y a plus que toi pour y croire. Je refuse de me laisser embarquer dans tes chimères ! Ne crois pas que tu peux débouler chez moi avec tes habits dégueulasses, et que je vais te suivre en remuant la queue !

— Tu vois, dit calmement Wag en lui lissant le revers du veston, je t'ai longtemps pris pour un ami. Mais ton costume d'humain a recouvert ton pentacle de Nephilim : je ne le vois plus. Adieu. »

Il avait espéré pouvoir au moins prendre une douche, mais le destin en avait voulu autrement. Tout lui semblait dérisoire. Il se sentait amer et las, déçu et triste. Certes, il n'attendait pas grand-chose de cette rencontre, mais il en sortait plus blessé que par n'importe quelle arme d'orichalque.

Il était seul à présent : les Rose+Croix, qui ne manqueraient pas de se dresser sur son chemin, avaient vaincu l'Hepta, la fière fraternité des sept Nephilim. Comme l'Agartha lui semblait loin en cet instant ! Comme ce siècle lui semblait long !

Il s'enfonça de nouveau dans le métro. C'était le soir à présent. Il ne se perdit pas, cette fois. Sombre, renfermé, il alla droit à son but. Il agirait seul. Auparavant, il lui fallait faire une sorte de pèlerinage.

Cela pouvait attendre le lendemain.

Il décida de passer la nuit dans la chaleur souterraine des transports urbains, bercé par le passage des rames qui faisaient trembler la terre.

\*

Au matin, il repartit vers sa destination.

Il préférait errer dans les souterrains moites et tièdes plutôt que d'affronter la fraîcheur du dehors. Il se sentait presque bien, même si les solitudes cappadociennes lui manquaient et qu'il percevait encore les champs magiques qui tourbillonnaient en ces lieux. L'agitation urbaine lui rappelait pourtant de bons souvenirs. Il fit des détours, il retarda le moment de revenir sur les lieux où tout s'était déroulé jadis, l'affrontement, les déchirements, le dilemme, la séparation enfin. Les Sept avaient failli être dissipés dans les champs magiques ou, pire encore, être capturés par les Rose+Croix.

Wag ne voulait plus de ces souvenirs. Il voulait de l'espoir. Il était sorti de sa torpeur séculaire pour reprendre sa quête et s'accomplir. Le chemin qu'il avait choisi à ce jour n'était pas le bon. Sa rencontre avec Hæres le lui avait prouvé de façon brutale. Peut-être ce dernier s'épanouissait-il en étant ce qu'il était mais Wag demeurait sceptique.

À la sortie de la station, il tomba sur les ruines des thermes de Cluny. Il ne se rappelait plus s'il les avait déjà vues au temps où elles étaient encore debout, mais il avait l'intime conviction de connaître ces bâtiments. En face, comme un long écho à travers les siècles, un autre bâtiment se dressait tel un squelette architectural, vidé de sa substance.

C'étaient ces ruines qui l'intéressaient. C'était là que tout s'était déroulé jadis.